L'opération des Allemands et de la Milice contre le maquis à Montbuzat.

ICI FURENT ASSASSINES
LE 22 AVRIL 1944
PAR LA MILICE FASCISTE
SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE
NOUVET CHARLES
ROBERT MARCEL
VALLA MARC
VALLA ANDRE
CHABANNE JOSEPH
JANELLO SALVADOR
GOMEZ JOACHIM
ZOWOIK FELIX
LISIAK
RESISTANTS ET REFRACTAIRES
MORTS POUR LA FRANCE
LA REPUBLIQUE ET LA LIBERTE

Tel est le texte gravé sur la stèle élevée à Chièze, près de Montbuzat. En fait, seuls Marc et André Valla, Salvador Janello et Joachim Gomez tombèrent au lieu du monument. Charles Nouvet et Marcel Robert furent tués à Majal, à 500 m. à l'est, et Félix Zowoïk ⁽¹⁾ à Arnissac à 1 km. au nord-ouest. Ce sont les sept victimes relevées dans la commune d'Araules. Joseph Chabanne et Marius Lisiak furent exécutés à 15 km. de là, à la Champ des Cayres, commune d'Yssingaux.

Les quatre premiers nommés sont des habitants du pays, non armés, tués en représailles. Les cinq autres sont des membres du maquis des Francs-Tireurs et Partisans du secteur d'Yssingaux-le Meygal, appelé le camp Wodli, du nom d'un militant communiste alsacien exécuté par les Allemands.

On trouvera ici le rappel des origines du Camp Wodli, puis, autant qu'il était possible de le reconstituer, le récit de l'opération du 22 avril 1944, enfin ses suites, jusqu'en avril 1945. Les annexes donneront des extraits de documents, correspondances et témoignages, anciens ou récents.

(1) Identité incertaine - Voir aux Annexes : Les Victimes.

LES EVASIONS DE LA MAISON D'ARRRET DU PUY

Le camp Wodli

Le 18 décembre 1942, soixante hommes condamnés à des peines de travaux forcés sont amenés à la Maison d'Arrêt du Puy. La plupart sont des militants du Parti Communiste Français. L'un d'eux, Antoine Rey, dit Léon, cheminot de Montbrison, relève le plan des lieux et des empreintes de clés, que sa femme transmet aux F.T.P. de la Loire.

Le 25 mars 1943, neuf personnes, membres du P.C.F. ou sympathisants, créent un maquis, embryon du futur Camp Wodli ⁽²⁾, installé à Alleyras dans la vallée de l'Allier, au sud-ouest du Puy. Leur objectif est d'exploiter les renseignements fournis par A. Rey. Le 24 avril, veille de Pâques, ils gagnent le Puy, sous la conduite d'Augustin Ollier (Commandant Ravel). Au moyen d'échelles trouvées sur un chantier, ils escaladent le mur d'enceinte, et libèrent vingt-six détenus. Après quatorze heures de marche, ils retrouvent leur base au-delà de l'Allier. Le 28 avril, leur camp est investi par les G.M.R. qui arrêtent dix-sept des vingt-six évadés, et plusieurs de leurs libérateurs ⁽³⁾.

Dans l'été 1943, on renforce le personnel de la Maison d'Arrêt. Un des nouveaux gardiens, Albert Chapelle, est acquis à la résistance. Il noue les liaisons, dans la prison entre A. Ollier dit Ravel, et Théo Vial dit Massat, et vers l'extérieur avec les F.T.P. de la Loire. L'évasion est prévue pour la nuit du 1^{er} au 2 octobre. Sa réussite a un retentissement énorme dans la région. A Montbuzat, on parle d'une centaine de détenus envolés avec quatre ou cinq gardiens. La liste nominative comprend, en fait, soixante-dix-neuf détenus, et le gardien Albet Chapelle ⁽⁴⁾. Les voitures et camionnettes disponibles transportent en Ardèche une vingtaine d'hommes avec Ravel. Les autres rejoignent Yssingaux ⁽⁵⁾ et les maquis du Meygal.

Cette évasion coûtera son poste au préfet Bach. Le 5 octobre les G.M.R. tentent de renouveler leur succès d'Alleyras en ratisant la forêt domaniale du Meygal, en vain ⁽⁶⁾. Les semaines suivantes, l'initiative semble échapper à la police préfectorale et passer à la Milice de Saint-Etienne et à la Feldgendarmerie. Le 16 décembre, miliciens et G.M.R. sont encore ensemble pour attaquer des éléments du Camp Wodli à Vareillette, entre Yssingaux et Saint-Jeures. La Milice envoie ou recrute des indicateurs, P. Masclot à Yssingaux, Marcel Blachon à Tence, le Mazet et autour du Lizieux ⁽⁷⁾. Sur les renseignements qu'elle en obtient, la Milice conduit seule plusieurs opérations en janvier et avril. Le 22 avril, la Milice sera renforcée par la

(2) Correspondance de C. Pradet. Les membres de ce groupement F.T.P. l'appelaient "le Camp Wodli" ou plus simplement "le Wodli".

(3) Récits des évasions de la prison du Puy, dans F. Boyer, p. 181 à 183.

(4) Les listes nominatives de F. Boyer sont reprises ici en annexe.

(5) Sur le passage des évadés à Yssingaux, voir en annexe, à la notice concernant Dorcas Busnier, Vve Robert.

(6) Au moment où les G.M.R. débouchaient des routes forestières, au carrefour avec la D 18, je me rendais à Queyrières. Le chef du détachement qui m'a interrogé alors, était visiblement soucieux.

(7) Sur P. Masclot, d'après F. Boyer, p. 73, et Jean Masse. Sur M. Blachon, ci-dessous, passim.

Feldgendarmerie. Mais le 23 avril, on retrouve les G.M.R. à Montbuzat et au Mazet-Saint-Voy.

Après l'affaire de Vareillette, les chefs du Wodli emmènent leurs hommes en Ardèche, à La Louvesc et Rochepeule. Ils en reviennent à la mi-mars 1944, et se dispersent en très petites unités ⁽⁸⁾. C'est alors qu'un groupe du Wodli se fixe à Chièze, près de Montbuzat.

LE GROUPE F.T.P. A CHIEZE

A la mi-mars 1944, cinq hommes du Camp Wodli s'installent dans la ferme Héritier, petite maison alors inoccupée, à 100 m. devant le hameau de Chièze. Portes et fenêtres au sud et à l'est permettent de surveiller les accès, soit de Montbuzat, soit de Faurie par Majal. Les murs ouest et nord, profondément enterrés, sont aveugles. Les maquisards ne semblent pas avoir redouté d'attaque de ce côté : les accès sont des sentiers ou des chemins forestiers embroussaillés. C'est de là que se développera l'assaut.

Les voisins sont des inactifs, femmes seules, retraités, à une exception près : la famille Valla, établie à La Bâtie, sur la route allant au Mazet-Saint-Voy, en exploite le domaine, mais un des fils, Marc, a commencé à constituer son propre cheptel, il le loge dans une des maisons de Chièze, et il s'en occupe avec l'aide occasionnelle de sa sœur Eva. Chaque soir, les maquisards viennent leur acheter le lait du petit déjeuner, et, à l'occasion, écouter Radio-Londres ⁽⁹⁾.

Marc Valla reçoit ces hommes sans aucune réticence, mais il est conscient d'avoir à faire à des gens d'une autre trempe que les réfractaires au S.T.O., réfugiés dans des familles, ou regroupés dans les maquis de l'Armée Secrète : ils sont plus âgés, taciturnes. Au village de Montbuzat, deux d'entre eux viennent téléphoner, plusieurs fois par semaine. Leur allure furtive, leur teint d'hommes des bois, déconcertent ou effrayent quelques personnes. Leur sentier habituel passe devant chez moi. Nous nous saluons, une fois je leur fais une offre de services, mais il est clair qu'ils ne cherchent pas de relations avec d'autres réseaux que le leur.

Il s'agit pourtant de simples nuances. Pour l'essentiel, la population ne fait aucune distinction entre ces résistants et les autres. Ce sont "ceux du maquis" ⁽¹⁰⁾. Le monument commémoratif de Chièze, en les appelant "résistants et réfractaires" perpétue la confusion, qui régnait dans l'opinion.

L'ATTAQUE CONTRE LE MAQUIS : PAR QUI ? POURQUOI ? COMMENT ?

Dans sa chronologie des événements de la résistance en Haute-Loire, F.

(8) Attaque de Vareillette : cf. F. Boyer, p. 30. Sur le départ du Wodli en Haute-Ardèche, et son retour, correspondance C. Pradet.

(9) Correspondance de M^{me} Marguerite Jouve-Valla.

(10) Cette dénomination "ceux du maquis" prêtait à une confusion pour ceux qui pensaient en occitan : "aqueles daou maqui" n'évoquait pas pour eux le maquis corse, parce que l'occitan local "maqui" signifie "matin". Quand ils revenaient au français, ils disaient couramment : "ceux du matin". Pour moi, cela retentissait comme la promesse de lendemains qui chantent.

Boyer ⁽¹¹⁾ attribue à la Milice de Saint-Etienne diverses interventions à Yssingeaux et environs, les 15, 19 et 23 avril 1944 : Contrôles et arrestations, précédant ou suivant l'exécution de P. Masclot, indicateur de la Milice, abattu le 17 au café Morel à Yssingeaux. Par contre, le 22 avril, il parle d'une opération due à la police allemande. Plus loin, dans les notes concernant le monument ⁽¹²⁾ il précise : "Une vaste opération est montée par des forces de police allemande, assistées de quelques miliciens, dans la région au sud d'Yssingeaux (Araules, le Lizieux, Montbuzat, Arnissac) probablement à la suite d'une dénonciation". Ceci soulève trois questions : Quels acteurs, avec quels objectifs, sur quels renseignements ?

Sur les acteurs de l'opération, les témoignages recueillis en 1964 par J. Masse, et vers 1980 par A. Laurenson ⁽¹³⁾ divergent. D'après le premier, on accuse tantôt les S.S., tantôt les miliciens. Pour le second, ce sont des miliciens, au nombre de vingt-cinq ou trente. P. Fayol a entendu dire qu'il s'agissait d'un groupe de l'armée Vlassof ⁽¹⁴⁾. D'accord avec les chefs du Camp Wodli ⁽¹⁵⁾ la stèle commémorative met en cause la Milice fasciste.

Ce que j'ai entendu le soir-même de l'opération, distinguait deux sortes d'assaillants. Les plus nombreux – une trentaine ? – étaient grossiers, excités ou goguenards. La plupart parlaient "gaga", ce langage typiquement stéphanois, avec ses expressions et son accent particuliers. Dans plusieurs maisons, ils réclamaient du vin, parfois du pain et de la charcuterie. Les autres, habillés de vert, casqués, étaient plus réservés. Ils surveillaient plutôt froidement le premier groupe. Militairement, ils intervenaient avec eux, souvent en tête. Ceux-ci, une dizaine d'hommes, appartenaient vraisemblablement à la Feldgendarmerie du Puy : en effet, c'est à la prison du Puy qu'ont été conduits les prisonniers faits ce jour-là. Quant aux autres, sans discussion possible, ils étaient membres de la Milice de Saint-Etienne, et peut-être aussi du Puy.

Quels étaient les objectifs de ce commando ? Son action s'est déroulée en deux temps : le matin, dans la commune d'Yssingeaux, dans le secteur occupé l'automne précédent, puis de nouveau depuis la mi-mars, par des groupes du Camp Wodli. Les maisons qui ont été incendiées à Vareillette, avaient servi de cantonnement au Wodli. L'itinéraire suivi l'après-midi pour accéder à la bordure des bois du Lizieux, montre de même l'intention d'attaquer les F.T.P. établis à Chièze. Plus loin, la maison incendiée au-dessus de Faurie avait abrité des groupes de l'Armée Secrète, et il y en avait encore un le jour de l'attaque. Mais le commando ne semble pas avoir cherché ici à surprendre les hommes. L'opération ne visait pas exclusivement les maquisards Camp Wodli, elle les visait par priorité. Personnellement je pense que les quatre hommes appartenant à la population de la commune, abattus ce jour-là, attestent que le second objectif du commando était de terroriser les gens tentés de favoriser la résistance.

(11) F. Boyer, p. 34.

(12) Id. p. 73.

(13) J. Masse, article du 28 avril 1964. A. Laurenson, p. 88.

(14) P. Fayol, p. 73.

(15) Th. Vial-Massat, correspondance.

Sur quels renseignements l'opération s'est-elle déroulée ? Plusieurs témoins ont remarqué que le commando était accompagné d'un jeune homme en costume civil. Deux au moins ont reconnu en lui le colporteur qui était passé quelques jours plus tôt, de maison en maison, offrant des tissus et de la mercerie, un certain Marcel Blachon. Nous retrouverons ce personnage dans le récit des événements, et dans les semaines suivantes.

SAMEDI 22 AVRIL 1944 – DEROULEMENT DES FAITS

Pour chaque endroit, nous donnons d'abord des indications sur les particularités, les circonstances ou les personnes présentes, puis, autant qu'on sache, ce qui s'est passé.

A Yssingaux

D'ici, le central téléphonique alertait régulièrement les bureaux de postes et les cabines jusqu'à Montbuzat. On avait quelque raison de penser que cette alarme destinée aux maquis et aux réfractaires émanait souvent de la gendarmerie. La Feldgendarmerie et la Milice devaient avoir la même opinion : dès leur arrivée, entre huit et neuf heures, elles placèrent un piquet de surveillance à la caserne, et au central téléphonique. Ici, au dernier instant, un opérateur put lancer un mot à M. Terrisse, facteur-receveur à Araules, après quoi le central fut réduit au silence ⁽¹⁶⁾.

Un employé du chemin de fer, natif de Bélistard, avait hébergé pour la nuit un camarade de Montbuzat, réfractaire au S.T.O., André Perrier. Celui-ci voyageait sans cesse, pratiquant son petit marché noir entre Saint-Etienne et Montbuzat. L'employé, partant au travail, aperçoit le commando, et rebrousse chemin pour retenir André Perrier dans sa cachette. Mais il ne fait que hausser les épaules : "Ils ne m'ont pas eu à Saint-Etienne, ils ne m'attraperont pas ici !" ⁽¹⁷⁾ Depuis, personne n'a plus eu de nouvelles de lui. Sa famille n'a jamais reçu d'avis de condamnation ou de décès.

A la Champ des Cayres

Au sud d'Yssingaux, la route départementale 42 traverse la zone qu'occupait le Camp Wodli : à l'est, Cayres, le Suc d'Achon, Vareillette, à l'ouest les Sucs d'Ollières et de Bellecombe, et la grande forêt du Meygal, jusqu'à Queyrières. A trois kilomètres d'Yssingaux, le carrefour de la Champ des Cayres est un des centres nerveux du secteur.

Les assaillants s'arrêtent là. Plusieurs s'en vont incendier trois maisons, deux à Vareillette, une au Suc d'Achon. Les autres contrôlent l'identité des passants. Les uns, tel le docteur Manissolle, d'Yssingaux, sont en règle, mais on les retient pour éviter qu'ils donnent l'alarme. Les hommes de la Feldgendarmerie aperçoivent trois hommes à pied traversant la route à la hauteur des Cayres. En voiture, ils les prennent en chasse et les arrêtent. Ce sont des membres du Wodli, Roland Baiocchi, Joseph Chabanne et Marius

Lisiack, revenant de mission. Le premier, trouvé porteur de cartes d'état-major, sera tenu pour un chef de maquis ⁽¹⁸⁾. Aux environs de midi, les personnes en règle sont relâchées, les prisonniers embarqués dans un camion, et la colonne prend la direction du sud.

A Recharinges et Arnissac

Le facteur-receveur d'Araules a prévenu la cabine téléphonique de Recharinges. Faute de connaître les opinions de la téléphoniste de Montbuzat, il s'en est tenu là. Un réfractaire au S.T.O. habitant Recharinges, en fin de matinée, donne l'alerte à un camarade résidant chez Mariller menuisier à Arnissac. M^{me} Mariller leur donne une musette bien pleine, et nos deux compagnons prennent la direction de la forêt du Lizieux, accompagnés un bout de chemin, par l'instituteur de Montbuzat, Emile Guilhot. Celui-ci s'informe : "Le groupe de Chièze est-il au courant ? – Sans doute, comme d'habitude !" ⁽¹⁹⁾

Le commando traverse et dépasse Recharinges. Dans la côte qui suit, il stoppe, rebrousse chemin, et aux dernières maisons de Recharinges, emprunte le chemin d'Arnissac. Réalisant le danger, la téléphoniste de Recharinges appelle celle de Montbuzat, enfin, tandis que les assaillants, parvenus à la forêt, rangent leurs véhicules. L'actuelle route forestière n'était alors qu'un chemin de charrette encaissé. Des sentinelles sont placées à la garde des véhicules et des prisonniers. A quelques dizaines de mètres, les deux réfractaires surpris en train de casser la croûte, n'ont d'autre ressource que de plonger sous les genêts et d'attendre.

On a raconté que des prisonniers avaient été contraints de suivre la troupe en portant des caisses de munitions. Je n'en ai pas eu de témoignage direct.

A Ganlisse et Chièze

Aux deux tiers du chemin entre Arnissac et Chièze, la maison isolée de Ganlisse abrite Antonia Ruel, femme d'un prisonnier de guerre, et sa fille Denise. Ce jour-jà, Antonia doit aller à Majal, retrouver une amie qu'elle aidera à porter des bagages jusqu'à l'arrêt du car au Mazet-Saint-Voy. Au moment où Antonia et Denise sortent de chez elles, la file indienne des assaillants débouche des bois d'Arnissac. A Chièze, Marc et Eva Valla reçoivent leur jeune frère André, normalien au Puy : il termine une convalescence, et doit rejoindre l'internat le lendemain. A part ces trois jeunes gens, il n'y a à Chièze que des vieillards, la "mémé Thérèse" Nouvet, mère d'Antonia, et Camille Nouvet avec sa femme.

Inquiètes, Antonia et Denise passent devant le hameau de Chièze, sans s'arrêter. Au passage à la ferme Héritier, disent-elles quelque chose aux maquisards ? La suite des événements montrera que le commando en a eu le soupçon. Sortie un instant devant la maison, Eva Valla rentre précipitamment : "Venez voir !" Marc, qui a fait la campagne de 1939-40, embrasse

(16) Récit de l'adjutant de gendarmerie, le jour même. Témoignage du facteur-receveur Terrisse.

(17) Témoignage anonyme.

(18) Correspondances Vial-Massat, Pradet, Beaulaygues. Cf. en annexe : La Champ des Cayres, le Troisième Homme.

(19) Nonchalance fréquente. E. Guilhot se serait fait un devoir d'aller prévenir les maquisards à Chièze. En l'absence d'accrochage avec le maquis, y aurait-il eu des représailles ?

d'un coup d'œil les miliciens et les gendarmes allemands, en train de se déployer, et il rentre : "Ce sont des Allemands, ils attaquent les maquisards" (20).

Personne n'a vu ce qui se passait à la ferme Héritier. On peut supposer que Joachim Gomez et Salvatore Janello, les deux responsables du groupe, (21) sont seuls à disposer d'armes automatiques, et que leur résistance a permis aux trois autres maquisards de s'enfuir par la fenêtre de la cuisine, pour gagner les pâtures encombrées de murs et de genêts, en direction de Majal et de La Bâtie.

Les tirs ont fait rage, pendant un moment, maintenant ils continuent plus rares, vers l'est, ou le sud. Marc Valla constate qu'une sentinelle est postée entre sa ferme et la maison des maquisards. Lui et son frère sont persuadés que des tirs se sont tournés contre La Bâtie, et ils sont impatients d'aller aux nouvelles. Entre temps, deux ou trois miliciens, accompagnés de Marcel Blachon, entrent chez Camille Nouvet, et tarabustent le vieillard, jusqu'à ce que Blachon tranche : "Non, ce n'est pas celui-ci !" Ensuite, la sentinelle ayant disparu, Marc et André Valla décident de partir.

Eva, terrorisée, refuse de les accompagner. Elle verrouille la maison et monte à la fenêtre du premier. Quand ses frères arrivent à la hauteur de la ferme Héritier, deux Allemands surgissent, qui les arrêtent et les emmènent hors de vue. Au bout d'un temps indéterminé, elle entend deux ou trois rafales de pistolets-mitrailleurs. Elle ferme alors la maison, fuit derrière le hameau, gagne le bois du Lizieux, et par un long détour à couvert, jusqu'en dessous de Montbuzat, elle retourne à La Bâtie.

A Majal et Faurie

Les témoignages dont nous disposons concernent deux maisons à Majal, à cinq cents mètres à l'est de Chièze, et deux autres à trois ou quatre cents mètres plus loin, en descendant vers Faurie, dans la commune du Mazet-Saint-Voy. A Majal, dix personnes sont rassemblées ce jour-là : le grand-père, et sa femme malade, alitée, avec leur fille et ses quatre enfants, auxquels s'ajoutent deux filles adoptives, de l'Assistance publique, l'aînée, Jeanne, mariée à Saint-Etienne, venue avec un petit garçon de cinq ans, chercher du ravitaillement, et une autre adolescente encore, Marcelle, qui veille en particulier sur sa mère adoptive (plus tard, Marcelle épousera Paul Valla, le frère de Marc et André). Pour emporter ses achats, Jeanne s'est fait prêter un sac à dos par Antonia Ruel, qui s'est offerte pour l'accompagner jusqu'au Mazet, au départ du car pour Saint-Etienne (22).

L'autre maison à Majal est celle de Charles Nouvet, le frère de Camille Nouvet de Chièze. Charles et Marie-Thérèse Nouvet ont deux filles : Hélène, épouse de Léon Nouvet, habite alors au Bouchat, sur la route du Mazet,

(20) Sur Antonia Ruel et Denise (que P. Fayol, après F. Boyer, nomme par erreur M^{me} Broi, p. 71) correspondance de M^{me} M. Valla. Sur Eva, Marc et André Valla, correspondance de M^{me} Jouve-Valla.

(21) D'après C. Pradet, qui situe leur mort, par erreur, au Suc d'Achon.

(22) Pour tout ce qui concerne la famille Gibert, et Antonia Ruel avec sa fille, correspondance de M^{me} Paul Valla (Marcelle).

La cadette, Berthe, "placée" à Saint-Etienne, vient souvent voir ses parents, d'autant plus qu'elle y rencontre Johannès Buer, un réfractaire de Givors, qu'elle épousera plus tard.

En descendant vers le hameau de Faurie, on rencontre deux maisons isolées, occupées par des veuves. C'est d'abord M^{me} Peyrot, qui exploite un petit domaine, avec l'aide de sa dernière fille.

Un peu plus loin, M^{me} Pélissier élève quatre enfants, grâce à l'appui de son frère célibataire, Louis Chambron. Louis est un personnage : il a l'allure, et toutes les qualités de l'homme des bois. Braconnier-né, les sociétés de pêche préfèrent l'avoir de leur côté, en le salariant comme garde. Or, Louis Chambron est propriétaire d'une petite ferme, La Branche, située au haut de Faurie, à mi-chemin entre Majal et La Bataille. C'est là que s'était installé, d'août à octobre 1943 le premier maquis de l'Armée Secrète, commandé par Lucien Volle (23). Depuis l'hiver, un autre groupe s'y est constitué.

Juste avant treize heures, Antonia et Denise arrivent précipitamment chez les Gibert : "Il y a des Allemands, ils tirent sur tout le monde !" Elles vont se cacher dans la grange. Aussitôt après, deux maquisards traversent le bois derrière la maison, disant à la fille Gibert : "Nous sommes perdus ! - Non ! Partez vite dans le Lizieux, courez !" Tirailant par rafales, des miliciens et gendarmes allemands s'arrêtent à la maison. Ils alignent devant la façade le grand-père, la fille Gibert et Jeanne avec tous les enfants. Marcelle est requise d'aller chercher du vin pour ces messieurs de la Milice. Puis elle introduit un des hommes, jusqu'à la malade. Il y a à ce moment, une sorte de pause, un instant de paix et d'humanité. Le milicien considère la malade et commente "La pauvre !" Près de la fenêtre, il avise un calendrier biblique, et lit à haute voix le verset du jour. Puis il rejoint la troupe. Par bonheur, personne ne pense à fouiller la grange où Antonia et Denise se sont dissimulées.

Les choses prennent une autre tournure quand Marcel Blachon et ses acolytes miliciens se rendent chez Charles et Marie-Thérèse Nouvet. Ils exigent du vin, et M^{me} Nouvet va en tirer à la cave. Au retour elle entend Blachon : "Le voilà, notre petit communiste !" Sous prétexte qu'il cache des terroristes, on emmène le vieil homme visiter la grange. Elle est vide. Néanmoins, on l'abat tout de suite, sur le "mountadou", la levée de grange. Marie-Thérèse Nouvet sort, et se met à crier et à protester. On la menace : "Si tu ne te tais pas, on t'en fera autant" (24).

Madame Peyrot et sa fille tremblent quand les miliciens aux rires équivoques, réclament du vin, décrochent les saucissons du plafond et exigent du pain. Sous le regard froid des Allemands, les choses en restent là.

Au bruit des armes automatiques, Louis Chambron ne cherche pas à fuir. Il est trop chasseur pour se faire gibier fuyant à découvert. Monté sur le toit, il s'accroupit derrière la cheminée. Personne ne le verra. Sa sœur,

(23) L. Volle, p. 56-58. Excellente photo de Louis Chambron;

(24) Concernant Camille Nouvet à Chièze, et Charles Nouvet à Majal, témoignage de Léon Nouvet.

M^{me} Péliissier, par contre est entraînée par des miliciens jusqu'à la maison Gibert, où elle est rangée dos au mur à côté du grand-père. Un milicien vient annoncer : "Chef, on tient un prisonnier". On ne sait s'il a été abattu, et on ignore encore qu'il s'agit de Marcel Robert, de La Bataille.

A La Chèze

Plusieurs récits ont confondu le hameau de Chièze, qui est dans la commune d'Araules, à la lisière des bois du Lizieux, juste au pied de la croupe rocheuse qui supportait le château de Bonas, avec le petit village de La Chèze, dans la commune du Mazet-Saint-Voy, distant de Chièze d'un kilomètre deux cents, à vol d'oiseau. C'est à La Chèze que réside le maire du Mazet, Me Pierre Salque, notaire. Il n'est pas certain que le plan des assaillants comportait une visite à La Chèze. Ce qui suit est probablement la conséquence d'une circonstance fortuite.

Intrigués par les rafales d'armes automatiques, quelques hommes du village, à côté de la maison Dolmazon, regardent vers Faurie et Majal. M. René, le frère de Me Pierre Salque, va chercher une paire de jumelles, et sans se dissimuler le moins du monde, suit les événements. Il est parfaitement visible de la maison Péliissier, et c'est de là que les assaillants exécutent un double mouvement : quelques hommes marchent droit sur les curieux, et les alignent devant le mur du jardin Dolmazon. Un ancien de 1914-1918, Paul Bouix, se rebiffe : "C'était bien la peine d'endurer ce qu'on a enduré dans les tranchées, pour voir maintenant ce qui se passe ici !" Les coups de bottes et la menace de mitraillettes le rangent au mur, tout le temps d'une rapide fouille des maisons. Chez un voisin, Johannès Buer, le réfractaire de Majal, est venu donner un coup de main. Surpris par la fouille, le voisin n'a qu'une ressource ; il fait allonger Johannès sur le plancher, et il vide sur lui un tombereau de pommes de terre.

De l'autre côté de La Chèze, il y a l'école, un peu à l'écart et en contrebas. Elle rassemble les enfants de La Chèze, Faurie et Le Bouchat. Il est près de treize heures trente quand M^{me} Campillo, l'institutrice, voit arriver quelques élèves escortés par un Allemand et deux ou trois miliciens, mitraillette au poing et tirant en l'air. Entré le premier, l'Allemand reconnaît une école et veut se retirer. Mais les autres exigent à boire. M^{me} Campillo, mince jeune femme dont le mari est prisonnier en Allemagne, ne se démonte pas. Elle va chercher des verres et offre l'eau des cruches que les grands élèves ont apportées le matin. Les miliciens n'insistent pas et s'en vont. Déjà fort impressionnés, les trente élèves compteront au cours de l'après-midi, une, deux, puis trois fumées d'incendies.

Après coup, l'institutrice réalise qu'elle l'a échappé belle : sous un monceau de pommes de pin, des maquisards de La Branche avaient dissimulé leurs effets personnels. Une enquête serrée aurait peut-être révélé que la bicyclette de M^{me} Campillo servait parfois aux liaisons de l'Armée Secrète (25).

(25) Ecole de La Chèze : Correspondance de M^{me} Campillo. Mémoires des messieurs de La Chèze : Récits recueillis le jour même.

En passant à La Bâtie

Miliciens et gendarmes, quittant La Chèze, se replient vers la ferme Héritier, en suivant la route qui conduit à Montbuzat, jusqu'à La Bâtie, en tirant sur toutes les silhouettes qu'ils aperçoivent. Le fermier des Hermens, Joseph Colombet, en éprouve la plus grande frayeur de sa vie. De même, au jardin potager de La Bâtie, Charles Valla, le père de famille, doit se mettre à l'abri d'un mur. Les hommes entrent à la ferme, et contrôlent l'identité des garçons. A Paul Valla, le frère aîné, ils disent : "Vous êtes en situation irrégulière. Pour nous, cela n'a pas d'importance, mais la police pourrait vous arrêter". Sans nouvelles de ses enfants allés à Chièze, M^{me} Valla demande : "Vous ne ferez pas de mal à mes fils ? - Non, Madame, on ne tue pas les gens comme ça !" (26) Par les chemins de charrette, les hommes rejoignent le commando devant le hameau de Chièze.

Quelques minutes plus tard, au terme de son détour, Eva retrouve la famille : "Marc et André ne sont pas là ? Alors ils sont morts..."

Le repli

De Majal, des hommes sont allés jusqu'à La Branche, ils y ont trouvé des traces d'occupation récente, mais les maquisards ont disparu. On incendie la maison. Chez les Gibert, les miliciens ont mis la main sur le sac d'Antonia et les vivres de Jeanne, ils les confisquent. On incendie la ferme Héritier, et pour faire bonne mesure, au passage, la maison de la pauvre Antonia.

Il est à peu près quinze heures trente, quand le commando disparaît en direction d'Arnissac. Ils marquent leur passage, en exécutant là un de leurs prisonniers, celui que le monument de Chièze appelle Zowoïk (27).

Vers seize heures, la colonne s'arrête pour la seconde fois à la Champ des Cayres, pour exécuter Joseph Chabanne et Marius Lisiak. Les prisonniers, dont Roland Baiocchi, André Perrier et un employé de la Compagnie d'électricité, seront incarcérés au Puy.

A Montbuzat

Nous sommes sous pression, trois heures durant. Tout d'abord, nous sommes frustrés par les occasions manquées. A l'appel venu de Recharinges, la téléphoniste cherche qui pourra avertir les hommes de Chièze. Elle-même ne peut s'éloigner longtemps de la cabine, elle charge une de ses sœurs de porter le message. Mais la sœur redoute d'aborder seule ces hommes, veut se faire accompagner d'un neveu, et se retarde : quand elle arrive à Peyre, la dernière maison de Montbuzat, les armes commencent à parler, cinq cents mètres plus loin (28). Autre occasion manquée : un réfractaire résidant entre Arnissac et Montbuzat, voit, sur le versant opposé, le commando s'arrêter, rebrousse chemin vers Arnissac. Si ce garçon était allé tout droit à Chièze, serait-il arrivé avant les assaillants ? On l'ignore, il est venu à Montbuzat, prévenir Pierre Barriol (29).

(26) Récit de Paul Valla, correspondance de M^{me} Joue.

(27) (Cf. Note 1). Je n'ai pu savoir qui avait proposé cette identité, et sur quelle base.

(28) Témoignage de Paul Genest.

(29) Récit recueilli par J. Masse.

Pour ma part, étant à table à midi quarante-cinq, j'entends des rafales. Les maquisards s'exercent-ils ? Mais le tir se fait toujours plus dense. Je sors et emprunte le sentier que suivent habituellement les maquisards, dominant la maison de Peyre. D'en bas, Camille Russier, un ancien de 1914-1918, me lance : "C'est la guerre !" Je le rejoins, lui et les messagers inutiles. J'observe ce qui se passe, et Camille Russier, par un vieux réflexe, me courbe derrière l'abri d'un mur. L'ignorance et l'inaction me sont insupportables. Je m'interroge à haute voix : "Serait-il possible d'aller voir, mon passeport suisse à la main ?" Mais Camille ricane : "Ils tireront d'abord, ils parleront après !" (30)

PREMIER BILAN

A Chièze

Aussitôt les agresseurs disparus, je cours jusqu'à Chièze. Devant la ruine fumante gisent deux maquisards : soit d'avance par eux-mêmes, soit par leurs exécuteurs, ils ont été dépouillés de tout ce qui permettrait de les identifier. Les corps sont allongés de part et d'autre de la porte, bras de côté, comme prêts pour la mise en bière.

Passé le coin de la maison, le contraste est saisissant : dans le pré, cà et là, tombés comme s'ils avaient été exécutés par derrière, Marc et André Valla, étreints l'un par sa sœur, l'autre par sa nièce, sanglotant et criant. Entre elles deux, Paul, mains jointes, pleure silencieusement. Il me raconte que leur père, arrivé le premier, a fait la terrible découverte. Il me dit aussi la mort probable de Charles Nouvet à Majal.

A Majal

M^{me} Nouvet est seule dans sa cuisine, debout devant la table sur laquelle a été déposé son mari. Ignorant les menaces qu'on lui a faites, je suis impressionné de la trouver ainsi, sobre, digne, en larmes silencieuses. Elle répond aux questions à mi-voix, et au moment où je sors, elle m'indique : "Il y a ce maquisard, au bord du chemin, derrière la maison". Personne n'a encore identifié Marcel Robert.

Moi non plus je ne le reconnais pas. Il est chaussé de sabots, des sabots maculés de fumier qui indiquent un paysan et non un maquisard. Je ne comprends enfin qu'en examinant ses papiers et ceux de sa femme dans son portefeuille. Le nom de Marcel Robert est assez banal, mais celui de Marcelle Moranne, son épouse, est unique dans la région. Je me range à l'évidence. Il faut donc aller à la Violette, à l'extrémité nord du quartier de La Bataille, porter la nouvelle. A la maison Gibert et à Faurie, on me signale un attelage errant, tirant une charrette chargée de deux chaises neuves. Marcel Robert, paysan l'été, est artisan chaisier l'hiver. On ne sait ni pourquoi ni comment il a été abattu. A-t-il voulu fuir ?

(30) Ce détail sans importance a pourtant laissé des traces dans la mémoire populaire : cf. A. Laurens, Note p. 91.

A La Violette et à Faurie

Chez les demoiselles Fourets, propriétaires de la ferme exploitée par Marcel Robert, je demande à M^{lle} Evodie, l'infirmière, de bien vouloir me rejoindre un peu plus tard. Chez M^{me} Robert, je raconte ce qui s'est produit dans l'après-midi, de l'autre côté du Lizieux. Accaparée par son fils Bernard, âgé de quelques mois, elle me prête une oreille distraite, j'ai peine à l'amener progressivement à la nouvelle, qui, enfin, la frappe dans toute sa brutalité. L'infirmière aux cheveux blancs arrive, à la fois énergique et maternelle. Sur le chemin du retour, je trouve un voisin qui ira récupérer l'attelage de Marcel Robert, et ramener le corps.

Coupant le bois de la Favéa par le haut, je passe à La Branche, réduite à quatre murs. Traversant Faurie, j'apprends les frayeurs des dames Peyrot, et les mésaventures des messieurs de La Chèze.

Retour à la ferme Héritier

Presque tous les hommes de Montbuzat sont là autour de Pierre Barriol, adjoint au maire d'Araules, et de Charles Valla. Une traction noire, montée d'Yssingeaux, a amené l'adjutant de gendarmerie et le sous-préfet. Ces messieurs ne peuvent dissimuler leur malaise. L'adjutant de gendarmerie explique comment il a été consigné et surveillé dans son bureau toute la journée. Le sous-préfet, enregistrant le bilan des victimes civiles que l'apporte, et les premiers témoignages recueillis, m'interroge longuement. Il lui faut informer la préfecture. Y avait-il des Allemands parmi les assaillants ? Et des Français ? Policiers ou miliciens ?

L'adjutant est muni d'un cahier, contenant plusieurs dizaines de photos du type identité judiciaire. C'est la liste des évadés de la Maison d'Arrêt du Puy, elle a permis d'identifier le jour-même Joachim Gomez et Salvatore Janello.

Ces messieurs nous donnent, verbalement, l'autorisation d'inhumer les victimes. Nous nous distribuons les tâches. Pour les deux maquisards, la commune fournira des cercueils, Pierre Barriol transportera les corps dans les salles de jeunesse attenantes au Temple, l'Eglise Réformée prendra en charge le service funèbre. Pour Marc et André Valla, Samuel Genest ramènera les corps à La Bâtie. Dans l'instant, je n'ai plus qu'à reconduire chez lui un Charles Valla blême, muet, docile comme un enfant (31).

DIMANCHE 23 AVRIL 1944

Dans son ouvrage sur le Chambon-sur-Lignon sous l'occupation, Pierre Fayol rapporte des informations de deuxième ou troisième main, quant au Camp Wodli et aux événements de Montbuzat. Notamment, il répartit sur

(31) En annexe, on trouvera les extraits du registre des décès de la commune d'Araules. Embarras, peur, ou malveillance, la mort de Marc et André Valla, de Marcel Robert et de Charles Nouvet, est située "en son domicile". Par la faute du maire Fayolle, mais à mon avis, plus encore par celle de Goudard, secrétaire de mairie, qui faisait la pluie et le beau temps à Araules, les familles des victimes ont eu des difficultés à faire reconnaître leurs droits. D'après J. Masse, M^{me} Charles Valla notamment a été lésée, percevant une pension d'ascendant ridicule.

les 22 et 23 avril des faits passés le 22 ⁽³²⁾. Pour sa part, Fernand Boyer réunit en une seule opération, le 23 avril, deux initiatives d'origine différente : "Les Miliciens de Saint-Etienne, assistés de G.M.R. et de Gardes Mobiles, effectuent une opération de ratissage dans la région du Mazet-Saint-Voy, Retournac, Monistrol-sur-Loire, Tence et Yssingeaux" et il donne la liste des onze personnes appréhendées ce jour-là ⁽³³⁾. Il s'agit de la rafle à laquelle Pierre Fayol a échappé, en compagnie de Gévolde. Pour ma part, je crois que la venue des G.M.R. du Puy au Mazet-Saint-Voy avait plutôt pour objectif de prévenir une incursion de la Milice stéphanoise. Qu'on en juge :

Venant du Puy par la départementale 15, le matin du 23 avril, des camions militaires traversent la paroisse de Montbuzat, par les Cesses, les Balayes, et viennent stationner à Nouvet, à un kilomètre de Montbuzat. Une moto se détache et vient s'arrêter sur la petite place devant le Temple. La cloche sonne, et la majeure partie de l'assemblée est déjà entrée ⁽³⁴⁾. Arrivant, ma femme voit un personnage casqué et vêtu de cuir ranger sa moto et s'avancer au-devant d'elle : "Madame, n'ayez pas peur. Nous sommes la police française. Dites bien à tout le monde que c'est la police, la police française !" Fallait-il être grand clerc, pour comprendre : Ce n'est pas la Milice, ce ne sont pas les Allemands ? ⁽³⁵⁾

Les camions gagnent la Détourbe et le Mazet-Saint-Voy, s'arrêtant au-dessus des premières maisons. Les hommes en descendent, se mettent en colonne par trois, et, l'arme à la bretelle, arrivent à la place de la mairie. Ceux qui ont une raison de disparaître ont eu tout le temps de s'en aller. Alors les G.M.R. alignent pour la forme les badauds le dos au mur de la mairie, et commencent la fouille des maisons de la route de Tence. Ils semblent attendre des événements qui ne se produisent pas. Au cours de l'après-midi, ils se retirent ⁽³⁶⁾.

A quoi rime cette gesticulation ? Si la préfecture voulait ménager une zone sous son contrôle, près des lieux ravagés la veille, et à proximité de la commune sensible du Chambon-sur-Lignon, elle n'aurait pas agi autrement. Une telle disposition me paraît répondre à l'enquête menée la veille, à Montbuzat, par le sous-préfet. Evidemment, la manœuvre n'a pas empêché les arrestations opérées par la Milice, ce dimanche, à Tence et aux environs.

(32) P. Fayol, p. 70 à 73.

(33) F. Boyer, p. 34.

(34) Voir dans notre "Témoignage pastoral, p. 4, Panique dans la Paroisse" l'incident qui se passe au même moment, à l'intérieur du temple. La venue des G.M.R. au lendemain de l'opération de la Milice et de la Feldgendarmarie, a multiplié l'affolement. Les récits recueillis par A. Laurensont concernant le 23 avril, mêlent des événements distincts – ils valent surtout comme témoignage de l'émotion populaire.

(35) Le portrait du personnage par ma femme, correspond aux traits de celui que j'avais rencontré le 5 octobre 1943.

(36) Récit fait le lendemain, par le pasteur Marcel Jeannet.

LES SURVIVANTS DE L'OPERATION A CHIEZE

Selon le témoignage de ses chefs, ⁽³⁷⁾ le Camp Wodli, rassemblé sur un des sucs boisés proches d'Yssingeaux, attendit trois jours durant un nouvel assaut. Rien ne s'étant produit, il se porta vers l'ouest, entre Saint-Paulien et La Chaise-Dieu. Théo Vial-Massat restait sur place, pour récupérer les isolés et les ramener au lieu d'hivernage près de Rochepaule. Le 2 mai, ce groupe fut attaqué et perdit encore deux hommes, évadés de la Maison d'Arrêt du Puy, Vasco Corsi et Robert Imbert.

Au mois de novembre 1944, M^{me} Janello vint de La Mure (Isère) à Montbuzat, pour transférer le corps de son mari. D'après elle, un dernier survivant du groupe F.T.P. de Chièze se trouvait à Grenoble à l'arrivée des troupes américaines. Il est tombé sous des dernières balles échangées.

MARCEL BLACHON, INDICATEUR ET GUIDE DE LA MILICE

Tout d'abord, il fallait enterrer les morts. Le lundi 24 avril, la matinée, le pasteur Marcel Jeannet, du Mazet-Saint-Voy, président du Consistoire de la Montagne, est venu nous assister. A neuf heures ce fut le service funèbre pour les deux maquisards. C'étaient deux inconnus, l'heure était matinale, mais le temple était comble. A dix heures trente eut lieu le service pour Marc et André Valla. La famille ayant des relations avec les Assemblées des Frères, et avec l'Eglise réformée, les officiants furent M. Grand, prédicateur du Riou, le pasteur Jeannet et moi ; du temple la foule débordait sur la place et les rues avoisinantes. Dans l'après-midi, au temple et au cimetière de Freycenet, c'était encore une foule pour l'inhumation de Marcel Robert. Une fois encore le mardi matin, à Montbuzat, pour Charles Nouvet.

Il y eut des temps de silence et de recueillement autour des familles. Il y eut aussi les échanges, les rumeurs. Questions et réponses finirent par se recouper autour du nom de Marcel Blachon. C'était un garçon de dix-neuf ou vingt ans, natif de Tence, établi avec un groupe de gitans sédentarisés à Mazelgirard, entre le Mazet et Tence. De porte en porte, il faisait commerce de tissus et de mercerie. Au café ou au restaurant, il menait grand train, peu compatible avec son petit négoce. A ceux qui s'en étonnaient, il répondait : "Je me débrouille !" ⁽³⁸⁾

Il ne manquait pas d'aplomb : quinze jours après l'inhumation de Charles Nouvet, sa fille Hélène, au Bouchat, fut abordée par un colporteur de tissus. Ayant beaucoup dépensé pour son deuil, elle déclina les offres. L'homme parti, une voisine lui demanda : "Sais-tu qui est ce garçon ? C'est celui qui a fait tuer ton père" ⁽³⁹⁾.

Les rumeurs persistantes parvinrent aux gendarmes de Tence. Ayant eux-mêmes tout à craindre d'un tel indicateur près d'eux, ils appréhendèrent Marcel Blachon et obtinrent ses aveux. Ne pouvant le déférer au procureur de l'Etat français, le brigadier de gendarmerie de Tence fit

(37) Correspondance de Th. Vial-Massat.

(38) Récits populaires, brochant sur cette trame, en A. Laurensont, p. 87.

(39) Témoignage de M^{me} H. Nouvet.

prévenir Victor Ruel, à Bonnefonds. Les maquisards de Chaumargeais, chargés de la police de l'Armée Secrète, vinrent prendre livraison de Blachon. Ils lui firent confirmer ses aveux et creuser sa tombe. Ultérieurement, sa famille obtint le transfert du corps au cimetière de Tence ⁽⁴⁰⁾.

LE MONUMENT DE MONTBUZAT

En novembre 1944, une stèle anonyme avait été érigée à la Champ des Cayres. Ensuite, les Comités Locaux de Libération, et les municipalités d'Araules et d'Yssingaux firent le projet d'un monument à la mémoire de toutes les victimes, au lieu où quatre d'entre-elles étaient tombées. Une souscription publique vint concrétiser le projet, et on se pressa d'élever le monument au mois d'avril, pour le dévoiler au jour anniversaire des événements.

L'inauguration eut lieu le dimanche 22 avril 1945 à dix heures trente, sous la présidence de Pierre Barriol. Ont pris la parole Messieurs Chysclain, maire d'Yssingaux, pour le sous-préfet, le colonel Gévolde, chef départemental des F.F.I., le commandant Mars, pour le Camp Wodli, Johnny pour le Front National, Saby du C.L.L. d'Yssingaux, Jouve pour la municipalité d'Araules, Rocher pour le C.L.L. d'Araules. Pierre Barriol m'avait laissé le soin de conclure, comme "pasteur et résistant de Montbuzat" ⁽⁴¹⁾.

Les notes et les annexes renvoient à des sources dont voici la liste :

IMPRIMES

- Boyer Fernand *Témoins de pierre du sang versé* – Les monuments de la résistance en Haute-Loire, Le Puy, 1983.
- Fayol Pierre *Le Chambon-sur-Lignon sous l'occupation*, L'Harmattan, 1990.
- Laurenson André *Araules, Recharinges, Montbuzat*, Images du Haut Pays, Tence, 1983.
- Masse Jean *A Montbuzat, le sang des fusillés mêle sa tâche à celle des pensées sauvages* – Coupure de presse sans titre de journal, 28 avril 1964.
- Noguères Henri *Histoire de la résistance en France*, Tome 4.
- Volle Lucien *La singulière épopée du groupe Lafayette*, 2^{ème} édition, 1988.

TEMOIGNAGES

- 24 avril 1944 Pasteur Marcel Jeannet - 43520 Mazet-Saint-Voy.
- Novembre 1944 Joséphine Janello-Marchica - 38350 La Mure d'Isère.
- Décembre 1945 Facteur-receveur Terrisse - 43200 Araules.
- Reçus en Paul Genest, Montbuzat - 43200 Araules.
- mai-juin Henri Masse, Moulin de Mauras - 43430 Champclause.
- 1986 Léon et Hélène Nouvet, Montbuzat - 43200 Araules.
- Victor Ruel, Bonnefonds - 43200 Saint-Jeures.

CORRESPONDANCE

- V. Beulaygues - 35 Bd Alex. de Fraissinette - 42100 Saint-Etienne.
- M^{me} P. Campillo - 8 chemin du Coin du Bois - 43400 Chambon/Lignon.
- M^{me} B. Croslebailly - 289 rue Lecourbe - 75015 Paris.
- Victor Dousson - Les Cumines - 42580 L'Etrat.
- M^{me} M. Jouve-Valla - route de Tence - 43520 Mazet-Saint-Voy.
- Camille Pradet - 22 rue des Maisons Rouges - 42000 Saint-Etienne.
- Paul et Marcelle Valla - Vacheresse - 43520 Mazet-Saint-Voy.
- Théo Vial-Massat - en mairie de - 42702 Firminy.

(40) Témoignage de Victor Ruel.

(41) Voir en annexe le résumé de cette intervention.